

# Bourses Ekphr@sis

*De la rencontre entre un artiste  
et un critique naît une analyse  
littéraire de l'œuvre*

Il est primordial pour un artiste de disposer d'un texte critique de qualité sur son travail. C'est le souhait d'encourager ce format d'écriture qui est à l'origine des bourses Ekphrasis, lancées par l'ADAGP en association avec l'AICA France et le *Quotidien de l'Art* : elles ont pour objet de mettre en relation 10 artistes avec autant de critiques.

Les textes des 10 lauréats de cette deuxième édition (dotés chacun de 2 000 euros, couvrant la rédaction du texte et sa traduction) seront publiés au long de l'année dans le *Quotidien de l'Art*, au rythme d'un par mois. Dans cette septième livraison, Patricia Brignone se penche sur le travail de Jeanne Susplugas.

## Jeanne Susplugas : L'aspirine c'est le champagne du matin

Par Patricia Brignone

Jeanne Susplugas s'est fait connaître par une œuvre majeure, *La Maison malade* (1999). Depuis elle ne cesse d'explorer certaines complexités que l'individu entretient aux autres et au monde, via un langage plastique diversifié et détonnant.

Si l'on avait à broser le portrait de Jeanne Susplugas en quelques œuvres, on ne manquerait pas de mentionner, outre l'œuvre matricielle *La Maison malade* (1999-2023), des pièces comme *Boîte de déception* (2005) et son subtil glissement sémantique, les vidéos *For your eyes* (2005) et *latrogène* (2006) ou la récente série de « neuroportraits » *In my brain* (2017). Identifiable à la translucide beauté réversible du cristal reprenant la forme du comprimé brisé de Graal (2013) et sa myriade d'éclats, son travail conjugue magnétisme et dangerosité latente. Celle-là même dégagée par *Hair [Tribute to Gordon Matta-Clark]* (2010-2018), autoportrait fascinant et terrifiant à la fois, où l'artiste pose hiératique, les cheveux épars scotchés sur un fond grillagé. De l'encagement à la chevelure sacrifiée [1], c'est sur ce jeu d'oppositions et de polarités que repose toute sa démarche.

À ce titre, *La Maison malade*, saturée de boîtes de médicaments du sol au plafond jusqu'à l'asphyxie, peut être considérée comme un geste manifeste riche de développements. Si le poids du biographique en a été le déclencheur [2], cette pièce revêt également toute une symbolique présente aussi bien dans le champ des arts que dans celui de la psychanalyse. Le thème de la maison est rarement vierge de tout signe ou manifestation, quand il n'en porte pas nettement les stigmates, comme en témoignent certaines productions telles que les dessins et gravures de Louise Bourgeois, de ses débuts synthétisant le motif de la « Femme Maison » jusqu'aux installations-cellules plus tardives,

dont *Cell (Choisy)* née de réminiscences de la maison familiale. Au-delà de sa lutte intime pour exorciser le passé au moyen de la pratique artistique, on retiendra la connexion entre un corpus artistique et l'affirmation d'une position propre à une artiste qui « n'a cessé d'identifier les contraintes imposées aux femmes – comme, d'ailleurs, les formes possibles de leur émancipation – aux contours de la maison » [3].

C'est dans ce creuset de tensions, où de façon antinomique le cocon tend à devenir prison et la douceur violence, que s'ancre l'œuvre de Jeanne Susplugas ; non sans une distance humoristique propre à déjouer tout pathos. Ainsi, le film *Iatrogène* et ses savoureux dialogues (écrits par Marie Darrieussecq) s'attache-t-il à saper les bienfaits de la prescription médicale jusqu'à dresser le spectre d'effets apocalyptiques attribués à la maladie « iatrogène », dite « maladie de l'ordonnance » ou « maladie des soins apportés par le médecin ». Au-delà de la part de non-sens (dans son acception anglaise de nonsense) et d'un certain goût pour la fantaisie, le recours à l'humour se révèle être cette forme libératoire permettant de s'affranchir des contraintes oppressantes du réel. Sigmund Freud n'a pas manqué de déceler dans cette forme d'expression une manifestation de libération positive de l'esprit : « L'humour ne se résigne pas, il défie, il implique non seulement le triomphe du moi, mais encore du principe de plaisir qui trouve à s'affirmer en dépit des réalités extérieures défavorables » [4].

Transformer les épreuves du monde pourrait être le projet de Jeanne Susplugas, chacune de ses œuvres faisant la démonstration d'antidotes potentiels. Si « l'aspirine » s'avère « le champagne du matin » [5], au nombre de ces petits arrangements avec le réel (pas toujours bienveillant), le rapport qu'elle entretient à l'art, à la fois subjectif et engagé, s'affirme comme un puissant dérivatif aux assauts du quotidien.

L'artiste sait combien ce monde nous expose à un équilibre instable, destinés à être « sur un fil, prêts à basculer à tout instant d'un côté ou de l'autre » [6]. Les vertus de l'art comme catharsis prônées par Louise Bourgeois : « Art is a guarantee of sanity » (« L'art comme garantie de santé psychique ») [7] n'ont rien perdu de leur pertinence. Damien Hirst, soulevant la question de la santé psychique (d'ordre individuel ou à l'échelle du monde), éclaire avec une ironie mordante l'usage des médicaments dans son travail : « Je ne comprends pas pourquoi la plupart des gens croient en la médecine et ne croient pas en l'art, sans se poser de questions non plus » [8]. Une réflexion qui mériterait d'être prolongée par le concept de normativité et d'anormalité, analysé par le philosophe (et médecin) Georges Canguilhem.

Jeanne Susplugas a cette qualité d'éveil à l'écoute de cette conscience du monde chahuté. L'attention à l'autre s'y manifeste via parfois un onirisme dans lequel s'invite la science comme dans les « neuroportraits ». Ainsi, *In my brain* (2017) ou *I will sleep when I'm dead* (2020) s'apparentent à une constellation de dessins nés de récits collectés auprès de personnes, dont le procédé relève de la réalité virtuelle. Un voyage mental, évoqué comme « une navigation parmi les neurones et les synapses » [9]. Qu'il s'agisse de se mouvoir dans les méandres d'un cerveau ou à l'échelle d'un dessin mural scandé par différentes espèces d'arbres stylisés, baptisé *Forêt généalogique* (2020), aux noms de personnes remplacés par ceux de leurs pathologies, la démarche de l'artiste procède de la même auscultation de notre monde intérieur, sondant autant ce qui nous agit que ce qui agite notre société.

La Nuit Blanche 2022 [10] a été l'occasion de déployer autrement ce rapport à l'autre, avec une scénographie imaginée à partir de

marionnettes actionnées par trois personnes, dont l'artiste. Les marionnettes incarnent des personnages de femmes victimes de violences conjugales, rencontrées lors de groupes de parole. Si ceux-ci libèrent, Jeanne Susplugas n'en oublie pas pour autant que l'art s'avère « a guarantee of sanity ». L'intitulé de sa performance *T'es pas folle* (2020) ne pouvait pas mieux faire sens. Elle s'inscrit dans une généalogie de formes auratiques où la marionnette fraye avec le surréel. D'Heinrich von Kleist (*Sur le théâtre de marionnettes*) à Éric Duyckaerts et son numéro de ventriloquie psychanalytique avec *Dummy* (marionnette à sa propre effigie), jusqu'à Diego Marcon dont la troublante vidéo *The Parents' Room* égrène le récit d'un sombre drame familial sur le mode chanté derrière les masques hyperréalistes rehaussés de maquillage de ses personnages, le recours à la marionnette (ou à des figures incarnées), fait basculer l'univers du conte dans celui de l'inquiétante étrangeté, proche du cauchemar. C'est parce que ce corpus convoque réel et symbolique, le vivant et sa représentation transposée dans le monde de l'inanimé, assorti de tout un faisceau d'ambiguïtés, qu'il interroge, dérange et ébranle, tout comme l'art de Jeanne Susplugas.

citations empruntées aussi bien à Michel Houellebecq, Frédéric Beigbeder qu'à Lucía Etxebarria

[6] Propos extrait d'un échange avec l'artiste (septembre 2022).

[7] Adage aux différentes occurrences dans l'œuvre de Louise Bourgeois

[8] Tiré du communiqué de presse de l'exposition « Damien Hirst: Cathedrals Built on Sand », galerie Gagosian Paris (juin-septembre 2021).

[9] Échange avec l'artiste.

[10] À l'invitation du Générateur, à Gentilly (3 octobre 2022)

---

## PATRICIA BRIGNONE

*Historienne et critique d'art (professeure à l'École nationale supérieure d'art de Dijon), elle manifeste un intérêt non dissimulé pour le croisement des disciplines dans ses ouvrages et textes dont Ménagerie de Verre, nouvelles pratiques du corps scénique, Du dire au faire (éditions du MAC/VAL) ou l'exposition SIGMA (commissaire invitée au CAPC de Bordeaux), sans oublier sa complicité avec des artistes tels qu'Esther Ferrer, Jean Dupuy et bien d'autres...*

---

[1] La chevelure a toujours été chargée de fortes connotations symboliques (de la tonte des femmes à la Libération aux divers rites de passage). Sacrifiée, mais aussi libératrice, elle est aujourd'hui synonyme d'émancipation pour les femmes iraniennes face aux pressions religieuses (à fondement patriarcal) et aux injonctions du hijab, dont le combat passe par le dévoilement de cette marque de féminité

[2] Il n'est pas anodin de souligner que l'activité professionnelle des parents de l'artiste était liée à la pharmacopée.

[3] Élisabeth Lebovici, *Absalon : Habiter/ Habiter*, p. 18, <https://www.academia.edu>

[4] Sigmund Freud (1927), « L'humour », in *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, trad. Marie Bonaparte et Marcel Nathan, Gallimard, Idées, 1969, pp. 370-371

[5] « Aphorisme » signé de Marie Darrieussecq (extrait de *latrogène*) cher à l'artiste, auquel pourraient se rajouter d'autres